

Propos sur la traduction

Je vais présenter quelques réflexions sur la traduction en général, et la traduction de Freud en particulier. Je ne parlerai pas spécifiquement des traductions des trois articles qui vous sont présentés – je n'en aurais pas la compétence n'étant pas germaniste.

Je citerai pour commencer ce passage bien connu de la *Traumdeutung*, début du chapitre VI :

« Pensées de rêve et contenu de rêve s'offrent à nous comme deux présentations du même contenu en deux langues distinctes, ou pour mieux dire, le contenu du rêve nous apparaît comme un transfert (*Übertragung*) des pensées de rêve en un autre mode d'expression dont nous devons apprendre à connaître les signes et les lois d'agencement par comparaison de l'original et de sa traduction (*Übersetzung*). [...] Le contenu de rêve est donné en quelque sorte dans une écriture en images (*Bilderschrift*), dont les signes sont à transférer (*übertragen*) un à un dans la langue des pensées de rêve¹. »

Übertragung (transfert, transposition), donc, désigne aussi bien ce qu'effectue le travail du rêve – des pensées au contenu –, qu'en sens inverse ce qu'effectuera le travail du psychanalyste à partir du contenu du rêve.

Mais, en 1918, dans les *Conférences d'introduction*, dans le chapitre sur le travail du rêve, Freud reprend les choses autrement :

« Le travail du rêve assure donc un mode très inhabituel de transcription (*Transkription*) des pensées du rêve, pas une traduction mot à mot ou signe à signe, pas non plus une sélection obéissant à une règle déterminée, telle que, par exemple, on ne rendrait que les consonnes d'un mot, mais qu'on en omettrait les voyelles, pas plus que ce qu'on pourrait appeler une vicariation (*Vertretung*) qui consisterait à toujours prélever un élément tenant lieu de plusieurs, mais quelque chose d'autre et de bien plus compliqué². »

« [...] quelque chose d'autre et de bien plus compliqué. » De quoi s'agit-il ? Encore n'est-il question dans ce passage que de la condensation, ni du déplacement ni de la transposition des pensées en images.

¹ S. Freud, *L'interprétation du rêve*, in *Œuvres complètes*, vol. IV (1899-1900), Paris, PUF, 2004, p. 319.

² *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1999, p. 223.

Que dirons-nous du psychanalyste ? Dirons-nous qu'il déchiffre, ou qu'il traduit ?

Le déchiffrement porte sur une langue inconnue. On pensera au bilingue grec-égyptien de la pierre de Rosette ou au trilingue ayant permis le déchiffrement du cunéiforme. Mais le déchiffrement d'une langue inconnue ne suppose pas forcément un bilingue – l'écriture crétoise dite linéaire B a été déchiffrée sans bilingue. Le déchiffrement d'une langue inconnue suppose surtout le repérage de noms propres, patronymes ou toponymes.

Le déchiffrement quant à lui porterait sur quelque chose qui a été chiffré par un code. (En fait, l'usage de chacun de ces deux termes n'est pas nettement fixé.)

Le déchiffrement suppose que la langue à partir de laquelle le message est codé est connue de celui qui décode – ainsi, dit Freud, « les pensées de rêve nous sont compréhensibles sans ambages dès que nous en avons pris connaissance ». Le travail du rêve effectue un chiffrage des pensées en contenu manifeste, que l'analyste s'efforce de déchiffrer – sauf qu'il n'y a pas de code du rêve.

Quant à la traduction, elle est le passage d'une langue de départ à une autre d'arrivée, elles toutes deux connues.

On peut ainsi dégager quelques termes qui entrent en résonance : chiffrage, transposition-transfert, déchiffrement, traduction.

Alors qu'est-ce que traduire Freud ?

Jean-Pierre Lefebvre, germaniste surtout connu comme traducteur, en particulier de Celan, a procuré une traduction de *L'interprétation du rêve* (ainsi traduit-il le titre)³. Je me référerai maintenant à l'introduction à cet ouvrage.

Il y cerne la difficulté particulière que pose le travail de traduction des textes de Freud.

En effet, la difficulté propre à toute traduction – à savoir la polyvalence de la plupart des mots – se redouble. Comment en effet traduire une œuvre qui a pour visée de saisir l'inconscient, objet insaisissable mais structuré comme un langage ? – insaisissable, « retrouvaille [...] toujours prête à se dérober à nouveau », dira Lacan⁴. Dès lors, l'appareil conceptuel qu'élabore

³ S. Freud, *L'interprétation du rêve*, trad. et présentation par J.-P. Lefebvre, Paris, Points-Seuil, 2010.

⁴ J. Lacan, Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 27.

pour cela Freud est mouvant, chaque terme est remis au travail, repris dans un réseau langagier impossible à faire passer dans une autre langue.

J.-P. Lefebvre note que le vocabulaire de Freud est constitué de termes qui circulaient chez d'autres auteurs de son époque : le travail de Freud a été de sélectionner dans ce stock, d'infléchir le sens de certains des termes, et de constituer ainsi de nouvelles connexions en vue d'une articulation théorique toujours en mouvement. Comment conserver ce réseau conceptuel qui est toujours en cours d'élaboration ? Ainsi la série *darstellen, entstellen, vorstellen, verstellen*.

Ce que J.-P. Lefebvre dit à propos de la *Traumdeutung* vaut bien sûr pour toute l'œuvre de Freud.

Vous-mêmes⁵, dans votre traduction de *Constructions dans l'analyse*, vous faites une note fort intéressante sur le terme *Vorgeschichte* dont vous précisez le sens en le rapprochant de termes apparentés présents dans le texte.

J.-P. Lefebvre conclut sur l'inévitable perte de sens propre à toute traduction, mais accentuée s'agissant de Freud du fait que l'objet même à cerner, l'inconscient, se dérobe, se dérobe à la traduction.

Alors, la perte de sens serait-elle le dernier mot de la question de la traduction ?

Je me tournerai vers un livre qui fait référence, intitulé *L'épreuve de l'étranger*, d'Antoine Berman⁶. A. Berman était un spécialiste de la traduction et du romantisme allemand (je dis « était », il est décédé relativement jeune il y a une trentaine d'années). *L'épreuve de l'étranger* est sous-titré « Culture et traduction dans l'Allemagne romantique ».

Ce qu'on appelle le romantisme allemand, plus précisément le premier romantisme allemand dont il s'agit dans le livre de A. Berman, courant peu connu en France qu'il serait trop long de présenter⁷, a avancé des idées très nouvelles, radicales, sur la littérature et sur la traduction, dont on retrouvera

⁵ La journée de présentation de ce nouveau titre de la collection Scripta s'est déroulée en présence de Susanne Hommel et d'une partie de son équipe de traduction, à qui je m'adresse là.

⁶ A. Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984.

⁷ Ce qu'on appelle premier romantisme allemand désigne un groupe qui s'est formé autour de Friedrich et August Schlegel et de la revue qu'ils ont fondée en 1798, l'*Athenäum*, revue dans laquelle ont écrit Novalis et d'autres. Ils étaient à la fois poètes, poéticiens et traducteurs. Hölderlin était leur contemporain, mais ne faisait pas partie de ce groupe.

l'influence chez Walter Benjamin dans son article « La tâche du traducteur⁸ » ou chez Roman Jakobson, dans « Aspects linguistiques de la traduction⁹ ».

Il s'agit certes de poésie – mais vous-mêmes, dans votre Avant-propos, ne rapprochez-vous pas l'interprétation analytique de la poésie ?

Je retiens, des idées des romantiques, deux points qui devraient nous intéresser :

1. « En fin de compte, toute poésie est traduction¹⁰ », écrit le poète Novalis. Une des interprétations serait que quand nous écrivons, nous ne faisons que traduire ce qui est déjà inscrit en nous ; cette thématique diffusera largement, elle se retrouvera par exemple chez Proust¹¹ que je cite (dans *Le temps retrouvé*) : « [...] je m'apercevais que ce livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur¹². »

La traduction est formulation de ce qui est déjà inscrit, il s'ensuit qu'elle est aussi reformulation, commentaire. C'est ce que R. Jakobson appellera « traduction intralinguale », *rewording* – dans la même langue. Cela, c'est aussi bien l'interprétation au sens analytique, qui est un mode de traduction, fût-il sans parole. Pour les romantiques, le travail de traduction est lié au travail de critique, de commentaire : ces deux dimensions de la traduction sont inséparables. Écriture, réflexion sur l'écriture, traduction sont indissociables.

2. La traduction rapproche l'œuvre traduite de sa vérité¹³, quelque chose y apparaît qui n'apparaissait pas dans la langue de départ. Le travail de la traduction rend manifestes les structures cachées du texte. Les romantiques allaient même jusqu'à soutenir que « l'œuvre est cette production linguistique qui appelle la traduction comme un destin propre¹⁴ » – traduction à entendre dans les deux sens. La traduction n'est pas seulement du côté de la perte, elle révèle un autre versant du texte.

⁸ W. Benjamin, « La tâche du traducteur », in *Œuvres I*, Paris, Gallimard-Folio essais, pp. 244-262.

⁹ R. Jakobson, « Aspects linguistiques de la traduction », in *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, 1963, éd. de poche, pp. 78-86.

¹⁰ Cité par A. Berman, *L'épreuve de l'étranger*, *op. cit.*, p. 30.

¹¹ Proust a sans doute connu indirectement la pensée du philosophe post-kantien Schelling, dont était proche Friedrich Schlegel.

¹² *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard-Folio, 1990, p. 197.

¹³ Cf. A. Berman, *L'épreuve de l'étranger*, *op. cit.*, p. 172.

¹⁴ *Ibid.*, p. 201.

Il s'agit pour les romantiques de traduire un texte en allant en amont, vers sa genèse – en tant que cette genèse est nécessairement problématique, conflictuelle pour son auteur.

Je cite A. Berman :

« Seul le traducteur (et non le simple lecteur, fût-il critique) peut percevoir ce qui, dans un texte, est de l'ordre du " renié ", parce que seul le mouvement de la traduction fait *apparaître* la lutte qui s'est déroulée dans l'original et qui a conduit à l'équilibre *qu'elle est*¹⁵. »

Et A. Berman de citer Valéry : « [...] ne point façonner un texte à partir d'un autre ; mais de celui-ci, remonter à l'époque virtuelle de sa formation. »

(Je fais ici une parenthèse. Je n'ai pris connaissance que ces derniers jours d'articles parus dans les *Carnets* de l'École sur la traduction. Je connaissais l'article de Suzanne Hommel paru dans le n° 47¹⁶, mais pas, dans le n° 49, de mars-avril 2004, l'intervention de Jacques Le Brun, « L'écriture de Freud », qu'il a présentée à propos d'un livre de Janine Altounian, avec la réponse de celle-ci à cette intervention. Jacques Le Brun aborde la question de la « traduisabilité » ou de l'« intraduisibilité » d'une œuvre, mais je n'ai pas le temps de l'articuler avec ce que j'ai amené il y a quelques minutes.)

Je reprends. Traduire donc un texte en amont, à partir des problèmes auxquels avait affaire son auteur, et non pas en aval, c'est-à-dire à quoi il aboutit.

Programme utopique, dira-t-on, s'agissant de textes tels que ceux de Freud.

Mais cela, n'est-ce pas ce qu'a fait Lacan ? Son retour à Freud n'était-il pas pour beaucoup un travail de traduction – souvent, en allant à contre-sens – et c'est ce qu'on lui a reproché ? À contre-sens, c'est-à-dire contre l'imaginaire du sens – en lisant à la lettre, en lisant dans Freud ce qui était écrit mais qu'on ne lisait pas.

On pensera à sa traduction de *einzigster Zug* par « trait unaire », on pensera à *Verwerfung*, à *das Ding*, et aussi aux traductions-commentaires, traductions commentées que Lacan a faites de textes freudiens.

Par contre, dans la traduction au sens courant, non prise dans un commentaire, et pour des textes tels que ceux de Freud, il s'agit de proposer

¹⁵ *Ibid.*, p. 272.

¹⁶ « Lalangue est battue. La violence dans tout travail avec la langue », *Carnets* de l'École de psychanalyse Sigmund Freud, n° 47.

au lecteur un équivalent au plus juste du texte allemand d'origine – ni en allant à contre-sens, en amont, ni en se positionnant en aval, à partir d'un point de vue postérieur.

C'est ce qui m'a un peu posé problème dans votre traduction : par moments vous traduisez à partir de Lacan. Il est vrai que vous le signalez en note – ce qui atténue mes réserves.

Mais il me semble que cette position que vous adoptez risque de gommer l'écart entre Freud et Lacan et de rendre difficile précisément le travail de lecture du texte de Freud à partir de Lacan, travail qui suppose le maintien de cet écart.

Dernier point. La traduction, toujours selon les romantiques, n'est pas simplement faire passer d'une langue à l'autre comme si elles étaient étrangères l'une à l'autre, c'est mettre en jeu leur frontière, ce qui les sépare et qui les relie. C'est mettre en jeu le rapport du « natal » et de l'« étranger », du propre et de l'autre, de *lalangue* avec les autres langues. Ainsi Hölderlin traduisant Sophocle fait entrer de force la violence du grec archaïque dans la langue allemande – la traduction, affaire de métissage, commente A. Berman¹⁷. Autre exemple, beaucoup plus récent, Pierre Klossowski (qui n'a certes rien d'un romantique) traduisant l'*Énéide* de Virgile dans une syntaxe française reprenant celle du latin.

Lacan, dans *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, traduit un élément de *lalangue* chinoise en un signifiant nouveau de son propre discours à lui : il prend le caractère chinois *wei* signifiant à la fois « agir » et la préposition « comme » qui introduit la métaphore, et crée l'expression « agir métaphorique ».

Je m'explique. « Lalangue, dit Lacan dans *La Troisième*, c'est ce qui permet que le vœu (souhait), on considère que ce n'est pas par hasard que ce soit aussi le veut de vouloir¹⁸ [...] »

Wei signifiant « agir » et « comme » est intraduisible, ce que fait pourtant Lacan par une création. Il opère là un forçage de la barrière entre deux langues — non pas au niveau de la syntaxe, comme Klossowski, mais au niveau du lexique.

Vous écrivez dans l'Avant-propos à votre traduction :
« Dans notre travail nous ne faisons que rarement référence au dictionnaire, nous cherchons plutôt des traductions dans d'autres langues : l'hébreux,

¹⁷ A. Berman, *L'épreuve de l'étranger*, op. cit., p. 273.

¹⁸ J. Lacan, *La Troisième* (intervention de Lacan au 7^e congrès de l'École freudienne de Paris, en 1974).

l'espagnol, l'italien, l'anglais. Nous laissons se croiser les mots dans ces langues et en extrayons le signifiant français. »

Cette option m'a paru très intéressante, s'agissant en particulier de l'hébreu, langue de structure autre que celle des langues issues du latin, et j'aimerais que vous en disiez un mot tout à l'heure.

Quel rapport pourrait-il y avoir entre *lalangue* et la multiplicité des langues, après Babel ?

Pour les lecteurs et afin de compléter le propos, on trouve dans Staferla, sans pagination, la citation complète, retrouvée par l'équipe des Carnets :

« Lalangue, c'est ce qui permet que le *voeu*, souhait, on considère que ce n'est pas par hasard que ce soit aussi le *voeu* de *vouloir*, troisième personne de l'indicatif – que le *non* niant et le *nom* nommant, ce n'est pas non plus par hasard – que *d'eux*, *d* avant ce *eux* qui désigne ceux dont on parle, ce soit fait de la même façon que le chiffre *deux*, ce n'est pas là pur hasard, ni non plus arbitraire, comme dit Saussure. Ce qu'il faut y concevoir, c'est le dépôt, l'alluvion, la pétrification qui s'en marque du maniement par un groupe de son expérience inconsciente. »